

Francia – Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Bd. 40

2013

DOI: 10.11588/fr.2013.0.40981

Copyright

Das Digitalisat wird Ihnen von perspectivia.net, der Online-Publikationsplattform der Max Weber Stiftung - Deutsche Geisteswissenschaftliche Institute im Ausland, zur Verfügung gestellt. Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

JOHN HORNE

GUERRES PRÉMONITOIRES?

Visions croisées des conflits balkaniques (1912–1913)
France et Grande-Bretagne

Pour l'Europe, les deux guerres balkaniques de 1912–1913, prises dans leur ensemble, sont le plus grand conflit que le continent ait connu depuis la guerre franco-allemande. Elles déstabilisent les rapports entre les grandes puissances et marquent ainsi une étape décisive sur le chemin qui mène vers 1914. On se voit au bord du gouffre en novembre 1912, quand la Deuxième Internationale se réunit en séance extraordinaire à Bâle afin de prévenir les grandes puissances qu'une guerre générale amènerait la révolution. Toutefois, cet angle de vue, qui est celui le plus communément adopté en analysant les conflits balkaniques, n'est pas le mien ici. J'opte plutôt pour la place que ces guerres ont pu occuper dans l'imaginaire contemporain par rapport à la nature même du conflit. Les guerres balkaniques ont-elles une valeur prémonitoire ? Les considère-t-on comme révélatrices des formes que pourrait revêtir une guerre future européenne ? En les auscultant, a-t-on l'impression de tâter le pouls de la guerre moderne ? On pourrait émettre l'hypothèse que les guerres balkaniques étaient en quelque sorte l'écran sur lequel se projetait l'imaginaire de guerre des Européens à moins de deux ans de la « Grande », celle que l'on devinait sans pouvoir pourtant la prédire avec exactitude.

Afin d'explorer cette dimension imaginaire, je propose de suivre les représentations du conflit dans plusieurs sources extérieures. L'idée est moins de mesurer la fidélité de ces représentations par rapport aux faits que de voir sous quelle forme elles mettent en récit, imaginent et racontent la guerre. En premier lieu, je prendrai les deux principales revues illustrées française et britannique, *L'« Illustration »* et *l'« Illustrated London News »*. Toutefois, afin d'enrichir nos réflexions, je propose de les croiser avec un fonds d'archives tout à fait pertinent, qui est celui des dossiers de l'ambassade britannique auprès de la Sublime Porte (sur le territoire de laquelle les combats se sont après tout déroulés), qui contiennent non seulement les échanges avec d'autres ambassades britanniques dans les Balkans ainsi qu'avec le Foreign Office, mais aussi les rapports des consuls britanniques dans la région. J'aurai également l'occasion de me référer à une troisième source qui est le rapport international sur les causes, le déroulement et la signification des guerres balkaniques, entrepris sur place par la Fondation Carnegie pour la paix internationale après la fin de la deuxième guerre et publié avec une introduction d'un pacifiste français, le baron Henri d'Estournelles de Constant, en 1914. La presse européenne en publiait les conclusions principales pendant la crise de juillet 1914. Ces trois sources nous permettent de mieux saisir la signification des guerres balkaniques pour l'Europe occidentale, et notamment de voir comment ces conflits ont pu structurer la perception de la guerre en générale et surtout de la guerre future.

Pendant les guerres balkaniques, *l'« Illustration »* et *l'« Illustrated London News »* participent largement à la coopération de facto des médias internationaux dans la mise en récit des terribles affrontements à la périphérie européenne. Comme d'autres revues et journaux de l'époque, elles partagent et échangent des photos prises par leurs correspondants sur place et vont jusqu'à publier des reportages envoyés par les correspondants de leurs consœurs. Ainsi, en présentant ses « artistes de guerre », *l'« Illustrated London News »* fait état de Georges Redmond et de Gus-

tave Babin, qui pourtant travaillent pour L'«Illustration»¹. Le Français Georges Scott publie ses dessins dans les deux revues. Par conséquent, malgré certaines différences de ton et de contenu, l'«Illustration» et l'«Illustrated London News» semblent donner une vision convergente à leurs publics respectifs – français ou britannique –, du conflit balkanique qui se déroule à l'autre bout de l'Europe. Les rapports diplomatiques, en revanche, sont des documents échangés entre ambassadeurs britanniques ou envoyés à l'ambassade de Constantinople par les consuls britanniques. Ceux-ci étaient souvent des hommes qui avaient une connaissance intime et de longue date de l'Empire ottoman. En leur qualité d'expatriés britanniques, ils portaient néanmoins un regard extérieur sur tout ce qui se passait sur le terrain. Les enquêteurs de la Fondation Carnegie, quant à eux, avaient visité les lieux mêmes des affrontements avec leur propre équipe de traducteurs dans les mois qui suivirent la deuxième guerre, quand les traces et les traumatismes de cette violence extrême étaient encore présents et pour ainsi dire quasi brûlants. Le public ciblé et l'intention de l'auteur variaient évidemment sensiblement selon les différents types de source cités, mais, au-delà de leurs différences, ils avaient cela en commun qu'ils se devaient tous les trois de donner un sens à ce qui se passait dans les Balkans en 1912–1913 et qu'ils participaient donc tous les trois à la mise en récit des dernières guerres européennes avant la grande conflagration de 1914–1918.

Avant de procéder, ces trois sources à la main, à une exploration thématique de la perception des guerres balkaniques, il convient de rappeler brièvement les grandes lignes des deux conflits :

Pour la Ligue balkanique de 1912 qui l'initie contre »l'homme malade de l'Europe«, l'Empire ottoman, la première guerre a pour but de se saisir de la Macédoine – arène d'expansion de la Bulgarie, de la Serbie et de la Grèce. Le Monténégro, quant à lui, convoite la partie nord de l'Albanie ainsi que le partage du *sandjak* de Novi Pazar avec la Serbie. Mais le théâtre principal de la guerre est ailleurs, en Thrace orientale, où les Bulgares menacent Constantinople, capitale ottomane. La Bulgarie, par conséquent, est obligée de confier ses intérêts en Macédoine aux Serbes, dont les Bulgares estiment avoir moins à craindre que des Grecques – leurs rivaux pour le port ottoman de Salonique et la domination de la mer Égée.

L'armée bulgare mène une offensive foudroyante en Thrace, avec des victoires sur les Ottomans à Kirkkilise (22 octobre 1913) et à Lule-Burgas, au nord et au sud d'Andrinople (ville assiégée, aujourd'hui Edirne), du 29 octobre au 4 novembre 1913, avant d'être arrêtée par les Ottomans à Chataldja, les 16–18 novembre. Parallèlement, les troupes serbes et grecques obligent les Ottomans à se retirer de la Macédoine et les Grecs occupent Salonique conjointement avec un contingent bulgare. Avant la signature de l'armistice, début décembre, les Monténégrins assiègent Scutari (aujourd'hui Üsküdar), les Grecs en font de même à Jannina (aujourd'hui Ioánnina), et Andrinople résiste aux Bulgares. Ces trois sièges continuent pendant les négociations de paix à Londres, ne prenant fin qu'au printemps 1913.

Le traité de Londres trace la frontière bulgare-ottomane en Thrace et crée l'Albanie comme état tampon entre la Serbie et la mer. Mais il laisse aux alliés le partage des territoires ottomans en Macédoine et en Thrace. Cela mène à une deuxième guerre en juillet 1913, qui oppose la Bulgarie à ses anciens partenaires. Les Grecs expulsent les Bulgares de Salonique et (avec l'aide des Serbes) les chassent du centre de la Macédoine. La Turquie, dynamisée par un coup d'État des Jeunes-Turcs, reprend en partie la Thrace orientale (dont Andrinople) et envahit la Bulgarie. La Roumanie profite de cette situation pour s'emparer de la Dobroudja et de la rive droite du Danube. La paix définitive laisse la Serbie et la Grèce agrandies, la Bulgarie élargie mais privée de la majeure partie de la Macédoine; quant à la Turquie ottomane, elle conserve toujours une tête de pont en Europe.

1 »War Artists and the Illustrated London News«, Illustrated London News, 2 novembre 1912.

Les entrées en guerre

Je laisse de côté la crise diplomatique qui précède le déclenchement de la guerre. Néanmoins, il est intéressant de noter à quel point celle-ci ressemble à celle de juillet 1914. À la suite d'une série d'attentats terroristes dans les environs de Salonique (berceau du mouvement des Jeunes-Turcs) et de brimades à l'encontre des communautés chrétiennes, les gouvernements de la Ligue balkanique (surtout celui de la Bulgarie) demandent, évoquant la pression d'une « opinion publique » qui ne tolérerait plus les outrages exercés contre « leurs » populations vivant sous le régime ottoman, une présence accrue de la part des grandes puissances sur le territoire ottoman, c'est-à-dire un régime de « capitulations » encore plus rigoureux que celui imposé à l'Empire ottoman par le passé. Cette présence aurait obligé le gouvernement ottoman à adopter des réformes en faveur des populations chrétiennes, réformes qui auraient dépassé de loin en sévérité et en contraintes – concernant la souveraineté ottomane – l'ultimatum austro-hongrois contre la Serbie vingt-deux mois plus tard. Comme dans ce dernier cas, le vrai but était la guerre, du moins selon l'ambassadeur bulgare à Paris, qui confiait, le 25 septembre, au Quai d'Orsay (et donc à l'ambassade britannique) : « The four states [de la Ligue balkanique] do not intend to declare war suddenly but propose to produce a diplomatic position from which the only issue would be war². »

Tout comme en juillet 1914, le but de la guerre n'était d'imposer à l'ennemi une réforme interne, mais plutôt de s'emparer de son territoire, avec, comme conséquence, la transformation des équilibres régionaux. Mais, cette fois-ci, les grandes puissances avaient décidé de circonscire la guerre, tout en veillant soigneusement au déroulement et à l'issue éventuelle du conflit³. Telle est la différence entre 1912 et 1914. Tout comme en 1914, côté austro-allemand à l'égard de la Serbie, il existait bien une logique de guerre à l'œuvre au sein de la Ligue balkanique. Ainsi, l'attaché militaire britannique en Turquie fut informé par son homologue bulgare, le 25 septembre 1912, que « the [Bulgarian Minister of Foreign Affairs] did not know whether his country intended to go to war eventually or not, but [...] if they did, the sooner they started it the better, since delay favoured the Turks »⁴. Il faisait sans doute allusion au fait que la Turquie était toujours aux prises avec l'Italie dans la guerre que celle-ci menait pour prendre possession des provinces ottomanes de Libye.

Entre la crise diplomatique proprement dite et le début des hostilités se situe la période liminaire des entrées en guerre. Foules manifestant dans la rue, signes d'unité nationale, colère contre l'ennemi, départ acclamé des réservistes – tels sont les éléments essentiels de l'ambiance dans les pays belligérants, qui étaient largement diffusés par la presse illustrée ainsi que par les documents diplomatiques (fig. 1). Pour L'« Illustration » comme pour l'« Illustrated London News », l'opinion publique et la pression de la « rue » – ne citons ici que les manifestations anti-grecques à Beyrouth (« À bas la Grèce ») et à Constantinople, où la légation grecque est attaquée – jouent un rôle important dans le déclenchement de la guerre⁵. De même, l'ambassadeur britannique informe Londres que :

« Popular feeling [en Turquie] is being roused, meetings and demonstrations being organised. [The] press is united in advice to sink party differences against a common ene-

2 Archives nationales du Royaume-Uni (NA), FO 194/2436, British Embassy au Foreign Office (FO), 25 septembre 1912.

3 Richard C. HALL, *The Balkan Wars, 1912–1913. Prelude to the First World War*, Londres 2000.

4 NA, FO 195/2436 (Turquie), attaché militaire, Constantinople, 25 septembre 1912.

5 « À Bas la Grèce », manifestation ottomane à Beyrouth, L'« Illustration », 19 octobre 1912 ; « The Union and Progress demonstration in favour of war with the Balkan League [...] Constantinople », Illustrated London News, 19 octobre 1912.

my, its tone being distinctly warlike. Under these conditions it is seen as all but impossible that any Turkish government could accept any compromise⁶.«

Des rapports comparables affluent des autres pays impliqués dans la guerre (l'ambassadeur britannique à Belgrade évoque le »great enthusiasm and excitement [that] prevails in southern Serbia«), thème que l'on retrouve également dans la presse illustrée⁷. Toutefois, l'ambassadeur à Constantinople nuance son opinion quelques semaines plus tard: »In Constantinople itself, since the first excitement and the organised demonstrations which resulted in the breaking of the windows of the official residences and consulates of some of the Balkan states, there has been little show of enthusiasm⁸.«

Ce qui pose, bien sûr, la question du réel impact des organisations nationalistes – par exemple le Comité Union et Progrès en Turquie – sur l'opinion publique. Toujours est-il que, dans la presse illustrée, l'image qui domine est celle de populations va-t-en-guerre. Dès le début des hostilités, cette automobilisation populaire comporte, et ce particulièrement dans les régions à populations mixtes, le risque élevé de massacres ou d'autres exactions vis-à-vis des populations civiles. Ce danger est tout de suite perçu et relaté par les consuls en place. À Monastir (en Macédoine), par exemple, le consul britannique note que, pour échapper à l'ordre de mobilisation turque, des chrétiens fuient »in large numbers to the hills to join Bulgarian, Greek and Serbian bands«, tandis que le vice-consul à Skopje exprime sa vive crainte qu'au Kosovo les Albanais ne massacrent la minorité serbe⁹.

Dans ces scènes d'entrée en guerre, le service militaire national est mis en évidence, même si le rôle des réservistes est moins développé dans l'armée ottomane, qui a à sa disposition une population plus nombreuse que celle des pays de la Ligue balkanique et recrute ses combattants de manière plus traditionnelle. Toujours est-il que la guerre est présentée comme la mobilisation de toute la société, selon le modèle de la nation en armes qui, à l'exception de la Grande-Bretagne, est aussi celui des grandes puissances militaires européennes et qui va déterminer les mobilisations européennes de 1914. La presse montre le »départ«, qu'il soit collectif (réservistes et mobilisés qui partent en train) ou individuel, mettant en scène la séparation de deux familles, celle d'un réserviste à Sofia et celle d'un conscrit à Constantinople, les femmes de ce dernier portant la burqa. Et L'»Illustration« de légender:

»Dans cette guerre générale des Balkans, dans ce choc de races et de religions, où la croix et le croissant se heurtent par-dessus les drapeaux, il y a [...] une exaltation d'âmes, un réveil d'énergie humaine, qui imposent aux témoins [...] un respect impressionné. Rarement, on a vu des peuples partir avec un tel élan, on pourrait dire avec une telle joie mystique pour la guerre. D'un côté des nations reconstituées depuis moins d'un siècle [...]; de l'autre côté le vainqueur des autres âges [...] mais qui, attaqué de toutes parts, révèle une vitalité inattendue [...] Et les plus braves ne sont-ils peut-être point ceux qui se battent [...] mais celles qui restent au foyer¹⁰.«

Le dernier aspect de ces entrées en guerre est justement le rapport entre la guerre en tant que conflit de nationalités et conflit de religions. Ce dernier tient une place importante dans la presse illustrée. L'»Illustrated London News« montre des foules de fidèles autour de la cathédrale de Sofia et d'autres rassemblements de croyants qui se pressent devant la mosquée princi-

6 NA, FO 195/2436 (Turquie), ambassadeur au FO, 4 octobre 1912.

7 NA FO 195/2436, ambassadeur, Belgrade, au FO, 1 octobre 1912.

8 NA, FO 195/2437 (Turquie), ambassadeur au FO, 20 octobre 1912.

9 NA, FO 195/2436 (Turquie), ambassadeur au FO, 4 octobre 1912; *ibid.*, vice-consul Uskub (Skopje) au consul à Salonique, 3 octobre 1912.

10 L'»Illustration«, 26 octobre 1912.

pale de Constantinople (fig. 2)¹¹. Les deux revues soulignent également la piété populaire. Et elles ont tendance à user d'un vocabulaire qui évoque les croisades, imaginant le roi Ferdinand de Bulgarie sur le point de venger la défaite de 1453 et reprenant Constantinople. Mais la lecture beaucoup plus sobre que faisaient les diplomates de l'omniprésence de références religieuses dans les discours officiels nous permet de nuancer cette présentation de la guerre pour le moins simpliste faite au public français et britannique. L'ambassadeur britannique note que le tsar Ferdinand de Bulgarie propose cette vision d'une guerre de la croix contre le croissant »[since] the word ›Christian‹ is used as a common cry by the Confederate [sic] Balkan States because a purely national appeal would bring up the old race rivalries existing between Greek, Bulgarian, Serb«¹². En effet, sentiments religieux et nationaux paraissent profondément imbriqués, avec la logique du national au cœur du conflit – d'où l'importance du symbole du volontaire et, sur certains fronts, notamment en Albanie, des soldats irréguliers, qui tous incarnent le dévouement national¹³.

La guerre offensive

Bien qu'elles ne négligent pas les autres fronts, les deux revues (et dans une certaine manière l'ambassade britannique à Constantinople) portent surtout leur attention, lors de la première guerre balkanique, sur l'offensive bulgare en Thrace orientale, où l'issue du conflit se joue. Les deux victoires de Kirkkilise et de Lule-Burgas (cette dernière représentant la bataille la plus importante de l'Europe depuis la guerre franco-allemande de 1870, avec plus de 40 000 victimes, fig. 3) témoignent de l'esprit offensif et courageux qui anime le soldat bulgare. Citant le correspondant du quotidien autrichien »Reichspost« à propos de Kirkkilise, l'»Illustrated London News« rapporte que »the Bulgarians were repeatedly repulsed but stormed forwards again and again«. L'»Illustration« voit dans cette victoire un succès supplémentaire de »l'artillerie et des méthodes militaires françaises«, parce que les armées bulgare, grecque et serbe sont équipées du canon 75 et pratiquent une offensive à outrance, en accord avec la doctrine française. À ce niveau, la confrontation était vue comme une sorte de test indirect (et, en l'occurrence, concluant) des technologies et des doctrines militaires des grandes puissances.

En effet, c'est ici que l'on retrouve la guerre attendue, celle de l'offensive victorieuse qui (avec quelques variations selon les cas) est aussi celle prônée et préparée par les états-majors européens d'avant 1914 et véhiculée par la culture commerciale et populaire, que ce soit sous forme des récits de campagnes coloniales, du souvenir de la défaite française de 1870 ou de l'»éta-lon-or« que restent les campagnes napoléoniennes. Les rapports de l'attaché militaire britannique à Constantinople, le colonel G.E. Tyrrell, confirment cette perspective prédominante. Ainsi, le 15 octobre, il s'entretient avec le commandant en chef ottoman avant que celui-ci ne parte pour le front, conversation au cours de laquelle le commandant exprime sa confiance dans l'offensive turque imminente. Début novembre, Tyrrell envoie un rapport intitulé »Failure of [the] Turkish Army« qui analyse la déroute des forces ottomanes face aux attaques foudroyantes des Bulgares, qui culminent avec la bataille de Lule-Burgas et qui semblent alors confirmer l'idée de la supériorité opérationnelle de l'offensive sur la défensive¹⁴. Cependant, c'est la retraite désordonnée des soldats (et civils) turcs en Thrace comme en Macédoine – conséquence immédiate de l'avancée des armées serbe et bulgare –, qui dominent dans les reportages des revues illustrées vers la mi-novembre. Le réfugié devient à ce moment un des personnages emblématiques des deux conflits qui, en effet, voient le déplacement forcé de centaines de milliers de civils.

11 Illustrated London News, 2 novembre 1912.

12 NA, FO 195/2437, ambassadeur au FO, 20 octobre 1912.

13 »Les Volontaires de la guerre des Balkans«, L'Illustration, 19 octobre 1912.

14 NA, FO 195/2437, rapport Tyrrell, 9 novembre 1912.

La guerre défensive

Toutefois, les choses n'en restent pas là. Trois semaines plus tard, alors que les deux revues désignent Constantinople comme *»the goal of the modern crusaders«*, les troupes bulgares sont arrêtées net par une ligne de tranchées en rase campagne, longue de 40 kilomètres, devant Constantinople, à Chataldja¹⁵. Les deux revues utilisent la même photo dans leur édition du 23 novembre pour évoquer cette forme de guerre insolite (fig. 4). Dans *L'»Illustration«*, Georges Redmond fait le récit de la troisième journée de bataille, qui brise définitivement l'avancée bulgare. Il relate l'attaque de la 3^e division contre deux villages turcs.

»L'infanterie bulgare progressa assez facilement jusqu'aux villages qui, à 10 heures du matin, étaient pris; mais elle eut beaucoup de peine à en déboucher sous un feu relativement nourri d'artillerie [...]. Je m'étais même étonné de voir cette infanterie se plaquer si vite sur le sol, en face d'une lisière de bois, au-delà de laquelle s'entrevoyaient les zigzags des tranchées turques. Hier, j'étais encore plus surpris de voir ces troupes exactement au même point depuis trente heures que la bataille était engagée¹⁶.«

De même, le colonel Tyrrell avertit le War Office des échecs répétés des Bulgares devant Chataldja: *»Two Bulgarian régiments, supported by four batteries [d'artillerie de campagne] Advanced on [the] evening of 19th [...] but [they] were repulsed with great loss. Up to 20th [...] Bulgarians have failed to push home any attack¹⁷.«*

Et il précise, à propos du même engagement: *»All attempts of the Bulgarian infantry to advance across the open during the day were easily defeated by the fire, both of artillery and infantry¹⁸.«* Le problème n'est pas nouveau. La puissance de feu – et l'avantage qu'elle donne à la défensive – était largement débattue dans les milieux militaires et avait déjà préoccupé attachés militaires et correspondants de guerre lors de la guerre russo-japonaise et même celle de l'Afrique du Sud¹⁹. Mais la solution la plus communément admise, à savoir la victoire de l'offensive au prix d'une augmentation des pertes, n'est pas confirmée à Chataldja, où une vraie guerre de tranchées s'installe des deux côtés. *»The Bulgarians appear to be in no way behind the Turks in the matter of entrenching their«*, écrit Tyrrell au War Office, début décembre²⁰. Signe de l'inquiétude provoquée par cette dégénérescence de la guerre offensive en guerre défensive, Tyrrell reçoit la visite le général Herr (grand spécialiste de l'artillerie et anti-dreyfusard notoire), que l'armée française envoie dans les Balkans pour étudier les effets de l'artillerie de campagne. Devant Chataldja, Herr explique à Tyrrell toutes les raisons pour lesquelles l'armée bulgare aurait dû, et aurait pu, réussir son offensive si elle avait utilisé son artillerie de campagne selon la doctrine française – exemple par excellence du déni des nouvelles réalités sur le champ de bataille de la part des observateurs militaires des grandes puissances²¹. Plus traditionnel est le

15 *»Under the Crescent since 1453: the goal of the modern crusaders«*, Illustrated London News, 2 novembre 1912, supplément sur la guerre, p. I–II (photos de la muraille de Constantinople).

16 *L'»Illustration«*, 23 novembre 1912.

17 NA, FO 195/2438, télégramme Tyrrell, 22 novembre 1912.

18 NA, FO 195/2438, rapport manuscrit, Tyrrell, 21 novembre 1912.

19 Olivier COSSON, *Les Militaires français face aux conflits périphériques (Afrique du Sud, Mandchourie, Balkans)*, thèse de doctorat, EHESS, Paris 2006; ID., *Expériences de guerre du début du XX^e siècle (guerre des Boers, guerre de Mandchourie, guerres des Balkans)*, dans: Stéphane AUDOIN-ROUZEAU, Jean-Jacques BECKER (dir.), *Encyclopédie de la Grande Guerre 1914–1918*, Paris 2004, p. 97–108.

20 NA, FO 195/2438, Tyrrell au War Office, 2 décembre 1912.

21 NA, FO 195/2438, *»Artillery during the War. View of French General Herr«*, s.d., sans doute première moitié de décembre 1912; Frédéric-Georges HERR, *Sur le théâtre de la guerre des*

recours aux tranchées lors du siège des trois villes ottomanes qui résistent au-delà de l'armistice. Mais l'armement moderne rend l'assaut tout aussi meurtrier dans ce cas de figure, ce que montrent les pertes bulgares, une fois Andrinople prise, en mars 1913, ainsi que les destructions causées par le bombardement serbe de Scutari. Jannina, assiégé par les Grecs, est un cas différent dans la mesure où ses habitants sont des Grecs sous l'autorité d'une garnison ottomane.

Grâce à cette guerre de siège ancien et nouveau styles, grâce aussi à la lassitude et à une épidémie de choléra qui frappe les deux camps, les chefs militaires ottomans signent un armistice sans essuyer une défaite totale. Le colonel Tyrrell, d'ailleurs, considère en écoutant les officiers turcs que la majorité d'entre eux aurait préféré continuer la guerre, leur conviction étant que l'armée n'avait pas été réellement battue²². En outre, le décor de la cérémonie de l'armistice, qui se déroule dans un wagon de chemin de fer et qui retient ainsi l'attention de la presse (fig. 5), nous rappelle le rôle clé joué par les chemins de fer dans la guerre au début du XX^e siècle, même dans les conditions relativement primitives (par rapport à l'Europe du Nord-Ouest) des Balkans²³. À partir de la mi-décembre, L'«Illustration» comme l'«Illustrated London News» publient des photos et des dessins rassurants qui montrent comment les grandes puissances prennent la situation en main, dans la splendeur tranquille du palais de Saint James, à Londres, où, selon l'«Illustrated London News», «the new Europe will be discussed»²⁴. En fait, la première guerre avait révélé de profondes divisions entre les deux alliances qui structuraient l'équilibre du pouvoir européen. Au moment où la première victoire bulgare à Kırkkilise/Lozengrad semblait encore indécise, le colonel Tyrell note dans un de ses rapports envoyés du front à l'ambassadeur à Constantinople: «It is instructive to notice the attitude of various foreigners towards the news which comes from the seat of war. The Austrians and Germans are all for the Turks [...] while the most pessimistic reports [sur les progrès bulgares] emanate from the Russians»²⁵. En fait, les succès bulgares posaient autant de problèmes aux Russes dans la mesure où, selon la vision panslave de la politique étrangère russe, le tsar faisant une entrée triomphale dans Constantinople devait être, non Ferdinand, mais Nicolas II. Et précisément pour des raisons de cet ordre, l'image d'une paix réglée par les grandes puissances était rassurante – la preuve était donnée que le concert de l'Europe avait toujours de beaux jours devant lui.

La deuxième guerre (juillet 1913)

Ce qui rend d'autant plus déconcertante la deuxième guerre de juillet 1913. Bien sûr, on comprend vite qu'il s'agit d'un renversement d'alliances dû aux rivalités nationales. En revanche, la dimension religieuse, qui pour la presse avait semblé définir et même ennoblir la guerre et lui conférer une qualité d'épopée l'automne précédent, est absente du nouveau conflit, rendant sa signification plus opaque. Il est vrai que la couverture journalistique d'une guerre qui dure à peine un mois est plus difficile. Mais à ce nouveau conflit il manque l'élan du premier. Il est présenté sous le signe de la violence fratricide et meurtrière, sans grande explication des objectifs de guerre des différents protagonistes. D'emblée, l'accent est plutôt mis sur les victimes. Cela est tout aussi vrai en ce qui concerne la vision de l'ambassade britannique. Bien sûr, le déroulement militaire de la guerre est suivi de près – et on ne manque pas de relater le fait que, cette fois-ci, dans la campagne gréco-serbe contre les Bulgares en Macédoine, les tranchées creusées

Balkans, mon journal de route, 17 novembre–15 décembre 1912, Paris 1913; ID., La Guerre des Balkans. Quelques enseignements sur l'emploi de l'artillerie, Paris 1913.

22 NA, FO, 195/2438, rapport Tyrrell, 27 décembre 1912.

23 Illustrated London News, 14 décembre 1912 (dessin de Cyrus Cuneo de la scène dans le wagon, page de couverture); «Autour d'un wagon historique», L'Illustration, 14 décembre 1912.

24 Illustrated London News, 14 décembre 1912, sous une photographie du palais de Saint James.

25 NA, FO 195/2437, rapport Tyrrell, 26 octobre 1912.

hâtivement par ces derniers ne brisent pas l'élan des offensives ennemies²⁶. Mais ce qui domine de loin dans les rapports, c'est le thème des atrocités commises à l'encontre des populations civiles. Les consuls britanniques, riches de leur longue connaissance de la région, étaient particulièrement bien placés pour comprendre (on ne pouvait plus) clairement que la dynamique fondamentale de cette deuxième guerre relevait d'une d'hostilité nationale et ethnique. La commission d'enquête Carnegie arrivait aux mêmes conclusions dans son rapport. Dans son introduction à ce même rapport, D'Estournelles de Constant considérait que la deuxième guerre balkanique avait ouvert la voie à une guerre sans fin, la pire de toutes, une guerre de religion, de représailles, de races, une guerre qui oppose les peuples les uns aux autres. Elle devient une compétition pour voir qui peut de façon la plus efficace déposséder et «dénationaliser» son voisin²⁷. «

Dès la fin de la première guerre, cette logique est perceptible dans plusieurs endroits, entre autres à Salonique, prise par les Grecs et les Bulgares et où, tel un signe précurseur, la population musulmane se voit humiliée par l'obligation du signe de la croix (fig. 6). Mais, en juillet 1913, ce sont les troupes bulgares qui sont humiliées à leur tour, incarcérées par les Grecs dans la ville qu'elles avaient «libérée» des Turcs avant d'en être expulsées²⁸.

Ce qui m'amène au thème des victimes, et avec elles à celui des normes religieuses et humanitaires qui les définissent. Parmi les cadres de représentation les plus importants du conflit balkanique pour les contemporains, on retiendra l'esprit humanitaire, cette émanation de la pensée libérale, pacifiste, juridique, qui a été codifiée par les conventions de La Haye de 1907 sur la conduite de la guerre sur terre. Cela est évident pour l'enquête Carnegie, qui est issue directement de ce mouvement (D'Estournelles de Constant avait été l'un des trois principaux délégués français à La Haye). Mais il est tout aussi clair pour la presse illustrée et, surtout, pour les pays belligérants eux-mêmes. Ainsi, lors du déclenchement de la première guerre, le gouvernement turc (épaulé par la presse jeune-turque) réprovoque fermement l'appel à la croisade de Ferdinand de Bulgarie, et le commandant en chef turc, Nazim Pasha, appelle ses troupes «to respect the laws of humanity; to avoid useless bloodshed and cruelty to the feeble and innocent, i.e. women, children and prisoners²⁹. « Selon L'«Illustration» et l'«Illustrated London News», tout au long des deux conflits, les blessés sont considérés comme le prix à payer à la guerre», mais un prix acceptable dans la mesure où le statut du blessé, protégé par les conventions de Genève et par l'infirmière de la Croix-Rouge (qui semble garantir ce statut), est inscrit dans le droit international et reconnu par les camps opposés. Les femmes, en revanche, symbolisent la vulnérabilité et la souffrance des civils en temps de guerre. En octobre 1912, avant le début même des combats, l'«Illustrated London News» montre un ensemble de femmes des pays de la Ligue balkanique qui étaient a priori considérées comme les victimes exemplaires de la guerre («Those who will suffer most: women of the Balkan League Powers³⁰).

Mais comme nous l'avons vu, le thème des atrocités contre les civils, surtout lors du deuxième conflit, non seulement traduit la triste réalité de cette lutte de «nationalisation» et «dénationalisation» (selon D'Estournelles de Constant), mais devient aussi un langage (visuel et écrit)

26 NA, FO 195/2453, rapport James Morgan (consul adjoint à Salonique), 6 juillet 1913, par rapport à la victoire grecque à Kukush.

27 Report of the Commission to Inquire into the Causes and Conduct of the Balkan Wars, Washington, D.C. 1914 (Carnegie Endowment for International Peace, Division of Intercourse and Education. Publications, 4); nouvelle édition par George F. KENNAN (ed.), Washington, D.C. 1993, p. 13, 16 (citation).

28 «Once allies, now enemies: Bulgarian prisoners brought into Salonica by the Greeks», Illustrated London News, 19 juillet 1913.

29 NA, FO 195/2437, ébauche d'un rapport de l'ambassadeur britannique auprès de la Sublime Porte au FO, 20 octobre 1912.

30 Illustrated London News, 19 octobre 1912.

pour représenter l'ennemi en le déshumanisant. Pour les deux revues illustrées, il s'agit surtout de massacres perpétrés par les troupes bulgares, battues par les Grecs sur le front de Salonique et qui se retirent à travers le Sud macédonien (le principal objectif bulgare dès la première guerre). À Doxato et à Serrès («villes martyres»), les photographes découvrent des villages brûlés et des cadavres de civils à peine enterrés (fig. 7). En fait, il semble que cette campagne de retraite menée par les troupes bulgares se soit accompagnée d'une violence rageuse à l'encontre des populations musulmanes, grecques et parfois serbes, auxquelles elles sont contraintes d'abandonner des provinces macédoniennes. Toutefois, les rapports des consuls britanniques ainsi que l'enquête Carnegie font état de violences comparables dans l'est de la Thrace, lors de la reconquête par les Turcs, dans les îles égéennes investies par les forces grecques, autour de Monastir, à l'occasion de l'entrée de l'armée serbe, etc. Le rapport Carnegie estime que les atrocités sont générales et se traduisent par un «excès d'horreurs».

Les consuls, qui côtoient de près cette logique dévastatrice, évoquent le rôle des accusations mutuelles, des mythes et des rumeurs. Et ils notent à quel point les grandes puissances et l'opinion internationale deviennent la cible ou la cour d'appel de ces dénonciations mutuelles. Ainsi, James Morgan, le vice-consul britannique à Salonique, qui écrit à l'ambassadeur à Constantinople :

«The tales of atrocities committed in various parts by Bulgarians on the non-combatant population are exciting the press and public opinion [en Salonique et en Grèce] to call for the severest possible conditions of peace as regards Bulgaria. Their expulsion from Macedonia and Thrace, and the imposition of ›capitulations‹ in Bulgaria proper, is demanded³¹.»

Le roi Constantin ne dit pas autre chose quand il proteste »to the representatives of the civilised powers against these monsters in human form [...] responsible for crimes which surpass in horror those committed during the incursions of the barbarians« – accusation tout de suite rejetée par le tsar Ferdinand³². Autrement dit, le discours des »atrocités«, précisément parce qu'il est profondément enraciné dans les réalités de la guerre, devient un langage pour parler de la guerre.

Restent les morts militaires que les deux revues montrent en quantité, notamment lors du coûteux assaut d'Andrinople, en mars 1913. En général, ils sont perçus comme le prix inévitable et, somme toute, légitime de l'affrontement, qu'il soit gagné ou perdu, le pendant et la confirmation de l'héroïsme militaire. Ils sont aussi le symbole du coût humain propre aux conflits modernes. Mais les deux guerres étant de courte durée, le taux de mortalité des combattants n'est pas aussi élevé qu'il puisse choquer les contemporains. Le sentiment d'une transgression des normes en vigueur vient beaucoup plus de la violence exercée contre les civils, notamment lors du deuxième conflit. Ce sont les »atrocités« qui lui confèrent son expression barbare.

Conclusion

Quel est le sens des guerres balkaniques pour les observateurs français et britanniques à travers le prisme des sources que j'ai choisies, et notamment sa signification pour l'avenir ? Les Européens se reconnaissent dans cette guerre, à plusieurs titres. La fatalité, mais aussi la justification historique de la lutte pour l'indépendance nationale sont un des thèmes les plus communément admis. Même certains pacifistes français, dans la mouvance de D'Estournelles de Constant, tel Léon Bourgeois, approuvent la guerre en ces termes à l'automne 1913. Toutefois, le choc du

31 NA FO 195/2453, rapport James Morgan, 23 juillet 1913.

32 Illustrated London News, 26 juillet 1913.

combat moderne, son impact sur les populations civiles (avec son lot de réfugiés et d'expulsés dès octobre 1913) et surtout la violence interethnique du deuxième conflit sont perçus comme un sombre avertissement, et pas seulement par les pacifistes. René Puaux, correspondant de guerre au »Temps«, donne cette conclusion rétrospective:

»On ne songe pas assez à ce que coûte, en vies humaines, l'épopée guerrière des nations. Braves paysans serbes, arrachés à leurs champs par la grande affiche blanche de la mobilisation, bouquetiers paisibles morcelant les tranches de fromage blanc dans les bourgades de Bulgarie, bergers hellènes poussant leurs chèvres aux flancs de l'Hymette et du Pinde, Turcs débonnaires sirotant leurs cafés sous la voûte de pampres des ruelles de Tchorlov et de Dimotika, tous se sont rués les uns contre les autres, plus ou moins conscients de l'immensité des rôles qu'ils jouaient dans l'évolution du monde [...]. Pauvres pions de l'échiquier tactique et stratégique³³.«

Mais s'agit-il de l'avenir européen ? Certains observateurs regardent les conflits balkaniques au temps futur. C'est le cas du général Herr, avec son enquête sur l'artillerie, et de tous les militaires qui essaient d'y deviner la guerre à venir afin de la préparer. Dans une vision parallèle, la Fondation Carnegie en tire des leçons strictement au temps futur pour la préservation de la paix et pour confronter les grandes puissances à leurs responsabilités continentales. Mais l'opinion, de manière plus générale, place peut-être les guerres balkaniques dans un autre temps et une autre temporalité.

Car, en ce qui concerne les représentations des conflits balkaniques dans L'»Illustration« et l'»Illustrated London News«, nous avons affaire à des scènes de guerre particulières et lointaines, certes, mais aussi à des scénarios d'ordre plus général parce que les cadres d'explication sont ceux de la guerre en général, telle que celle-ci est appréhendée par les Européens d'avant 1914. Bien sûr, les journalistes posent parfois la question d'un rapport direct avec un éventuel conflit général, de l'influence des guerres balkaniques sur l'équilibre diplomatique continental et sur les rapports entre les »grandes puissances«. Mais là n'est pas la vraie question. Le présent représenté ici prend toute sa force du fait qu'il renforce les images et les attentes de ce qu'une guerre européenne serait, dans le cas où elle arriverait, sans pour autant dire qu'elle arrivera. En termes de grammaire temporelle, il s'agit en fait du conditionnel (si la guerre éclatait, elle serait comme ...). Autrement dit, à partir de qu'ils voient dans la presse illustrée, des lecteurs à l'autre bout du continent se font une meilleure idée de que pourrait être la guerre qu'ils connaîtraient eux-mêmes en cas de conflit général – que ce soit le départ des réservistes, les femmes qui restent, les volontaires, l'offensive à outrance stoppée par des tranchées, les nouveaux visages du combat (fils barbelés, destruction d'artillerie, guerre aérienne), les victimes, ou un langage fait d'atrocités pour désigner l'ennemi – et jusqu'aux armistices signés dans des wagons de chemin de fer.

33 Georges SCOTT (dir.), *Dans les Balkans, 1912–1913. Récits et visions de guerre. Tableaux et croquis de route rapportés par Georges SCOTT. Récits de M^{me} Hélène LEUNE et al.*, Paris 1914, p. 82.



Fig. 1: Manifestation en faveur de la guerre du Comité Union et Progrès, Constantinople, 19 octobre 1912, *Württembergische Landesbibliothek*.

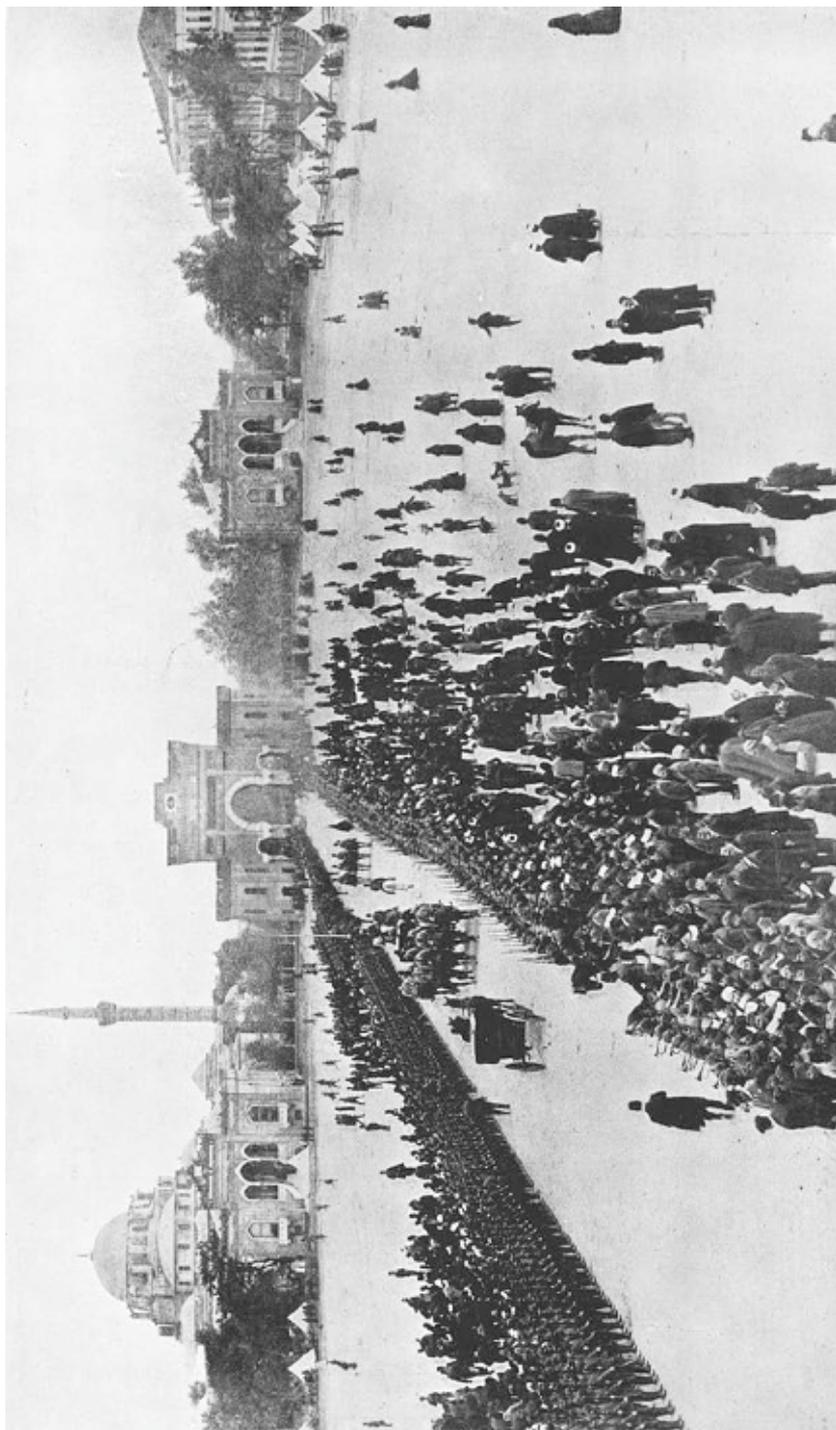


Fig. 2: Arrivée du sultan à la mosquée, Constantinople, 2 novembre 1912, Illustrated London News, 2 novembre 1912, Württembergische Landesbibliothek.



Fig. 3: Bataille de Lule-Burgas, soldats turcs sous le feu bulgare (détail), Illustrated London News, 16 novembre 1912, Württembergische Landesbibliothek.



Fig. 4: Tranchées turques à Chataldja, à l'ouest de Constantinople, Illustrated London News, 16 novembre 1912, Württembergische Landesbibliothek.

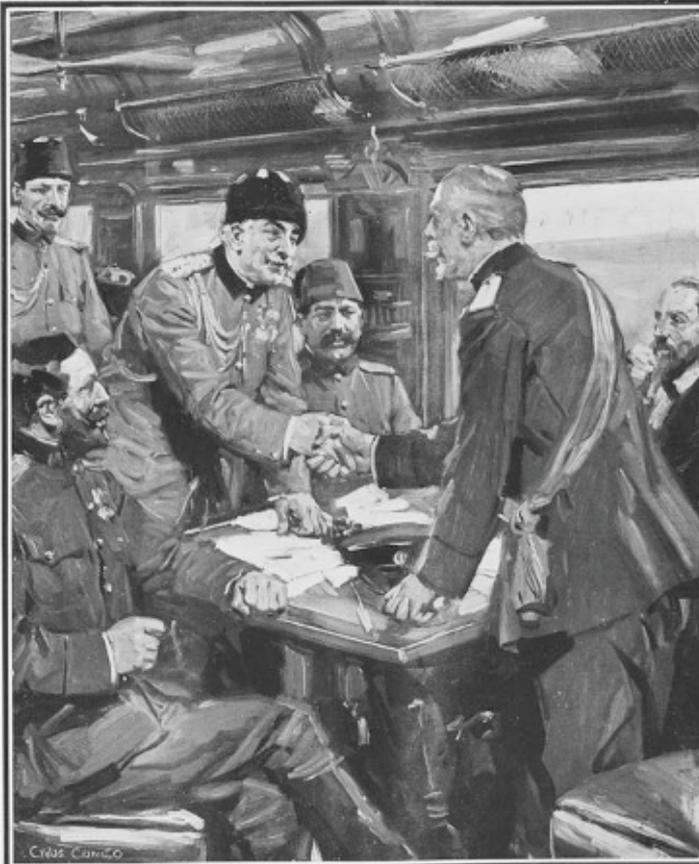
THE ILLUSTRATED LONDON NEWS

No. 3843.—VOL. CXXII.

SATURDAY, DECEMBER 14, 1912.

With Half-Pay Supplement, SIXPENCE, in Postage.

The Copyright of all the Editorial Matter, Illustrations and Engravings, is Strictly Reserved in Great Britain, the United States, and the United States of America.



THE DINING-CAR ARMISTICE AGREEMENT NEAR THE YERATALMA LINES; NAUM PASHA, COMMANDER-IN-CHIEF OF THE TURKISH ARMY, AND GENERAL SAVOY, LEADER OF THE BULGARIANS IN THE FIELD, SHAKING HANDS AFTER THE SUSPENSION OF HOSTILITIES HAD BEEN DECIDED UPON.

For some time we have been aware in the magazine that a truce had been agreed. Peace after peace had been suggested by the Allies and accepted by the Axis. On the question of Albania and its military and the withdrawal of the Bulgarian troops by way of the railroad, Naum Pasha seemed interested. This was a concession that all the previous powers of the Allies would not have been able to extract from him. It seemed that the

negotiations were far. This suddenly a compromise between the forces of the Turkish march. The Allied mind was it. "This we are agreed," he said across the narrow table. General Savoy pressed Naum Pasha's hand and the armistice was a fact achieved. A dialogue was an agreement name of discussion, the well-known fact was seen from a Constantinople hand were a feature of the proceedings.

Drawn by Crispin Curcio, R.O.I., with a sketch by a Correspondent.

Fig. 5: L'armistice du 3 décembre 1912 signé dans un wagon de chemin de fer, Illustrated London News, 13 décembre 1912, Württembergische Landesbibliothek.



Fig. 6: Humiliation de l'ennemi vaincu, Salonique, Illustrated London News, 30 novembre 1912, Württembergische Landesbibliothek.



Fig. 7: Atrocités bulgares contre la population civile grecque, Doxato, Illustrated London News, 9 août 1913, Historial de la Grande Guerre, Péronne (Somme).